DU MONDE DIURNE AU MYTHE SOUTERRAIN

Daniel RONCATO

CEAQ, Paris V

Platon pose dans « La République », le problème suivant : que voit-on quand on est emprisonné dans une caverne séparée par un mur à mi-hauteur du monde éclairé par le soleil ? Et pourtant ces deux univers comportent un passage, le monde de la caverne connaît aussi le rythme d'un défilement. Cette grotte contient en son sein des hommes qui se nourrissent d'images d'ombres réduites dans la pénombre ambiante.

Historiquement, il est attesté que des grottes firent office de lieu de cultes chtoniens au cours desquels les fidèles pouvaient communiquer avec les divinités nocturnes comme ce fut le cas pour le dieu perse Mithra. Dans l'Égypte antique, le dieu Toth, à tête d'ibis surmontée d'un disque lunaire, symbolise la figure du monde souterrain et, plus tard, le dieu grec Hermès conduira les âmes des défunts dans le monde souterrain, secondé par un reptile dans le rôle d'initiateur – la gnose. On sait que le serpent responsable de la chute d'Adam et Eve du jardin d'Eden représente une autre figure emblématique. Cet étrange animal décrit par Jung comme l'un des symboles de transcendance onirique, revêt un autre rôle lorsqu'il s'agit du dieu romain de la médecine Esculape ; celui de médiateur entre ce monde et l'autre entraînant Eurydice dans sa descente aux enfers.

Le cadre de l'animal amphibien, le monde de la terre et de l'eau s'inscrit avec G. Durand sur le mode du régime nocturne de l'image. Celui-ci écrit : « Primitivement la terre, comme l'eau, est la primordiale matière du mystère, celle que l'on pénètre, que l'on creuse et qui se différencie simplement par une résistance plus grande à la pénétration. » (…) « De nombreux mots désignant la terre ont des étymologies qui s'expliquent par l'intuition spatiale du contenant: lieu, large, province. »

Depuis l'extérieur, le sol, perceptible sous son aspect courant, est visuellement insondable, ses richesses et son fonctionnement fortement marqués par un accès caractérisé le plus souvent en littérature comme un franchissement vers l'inconnu. Jules Verne décrit, lui, le monde souterrain dans «Voyage au centre

de la terre » suivant un parcours qui donne l'impression de se dilater dans le temps.

Plus proche de nous, Paris, avec la Seine, renvoie au Nil et à ses crues légendaires. Autre similitude : la composition du sol calcaire propice au développement de l'univers des cryptes. Déjà, « le livre des morts » de l'Égypte antique confirme l'évocation de Durand selon laquelle « par cette incidente funèbre toute barque est un peu vaisseau fantôme, est attirée par les inéluctables valeurs terrifiantes de la mort. » Une analogie qui devient moins fortuite qu'elle n'y paraît pour l'observateur s'il se réfère aux liens tissés par la statuaire ornant les grandes promenades du jardin des Tuileries : *La Seine et la Marne* à proximité du *Nil* et du *Tibre* (sculptures de Lorenzo Ottone). Des sirènes incantatoires du récit homérique affrontées par Ulysse aux « malfaisantes » Lorelei que décrit Jung à travers le mythe teutonique : « les esprits des eaux dont le chant mène les hommes à la mort ». Dans cette lignée des grands mythes, la capitale devait posséder une histoire secrète de ses souterrains sous les traits d'une légendaire rivière, de la Grange-batelière, dont le lit suivait son cours dans une grotte mystérieuse traversant toute la ville de la gare Saint-Lazare, qu'elle inonda lors de la crue de 1910, jusqu'au grand bassin enfoui de l'opéra Garnier, alimenté par un flot continu appelé le lac du « fantôme de l'Opéra ». Ce dernier enveloppait celui qui naviguait à sa surface, une sensation tout à fait comparable à l'analyse de Gilbert Durand du récit de Novalis (*Schrifften*) où le poète a l'impression d'être enveloppé d'une « brume rougie par le couchant ». Cette réflexion trouve son amorce dans le récit de Jules Verne : dans le voyage au centre de la terre, on voit se dessiner une trame autour de la découverte d'un microcosme à partir de nouveaux repères spatio-temporels, quasiment à l'image des gravures de Piranese sur les prisons souterraines dont la configuration géométrique suggère un espace en constante dilatation par les multiples liens visuels qu'il procure. C'est un peu comme s'il s'opérait un jeu de miroirs où la voûte des carrières devient ciel rendant l'espace déroutant ; le bassin enterré de l'Opéra Garnier reprend une structure de voûtes renversées semblables à celles qui la recouvrent. Par ce même procédé, il nous semble entrevoir des formes fantastiques dans l'architecture de Gaudi dont la conception de projet consistait à accrocher sur les murs extérieurs une multitude de petits sacs remplis de sable procurant à la maquette funiculaire, une fois renversée, un aspect caverneux, destiné à une architecture religieuse. Gilbert Durand décrypte à travers les mythes un «couple divin ciel-terre ». La présence du bassin baptismal paléochrétien à Sbeitla (Sud Tunisie) en forme de matrice émergeant du sol, tout en étant recouvert de mosaïques, est l'œuvre d'une inspiration commune. Il présente toutes les formes vivantes du parc Güell de Gaudi à Barcelone.

Ces exemples en architecture sont intéressants car ils reproduisent, l'un ou l'autre, à des fins techniques, une dimension imaginaire qu'on retrouve dans les légendes racontant l'histoire des carrières. Il s'agit d'un domaine parisien (domaine de Vauvert) ayant appartenu au diable courant 13e siècle. Ce domaine était situé à l'emplacement d'enclaves rituelles païennes. Le diable se réfugia par

la suite dans les carrières de la capitale où l'on put observer sa représentation sous forme de peintures rupestres. Pour compléter cette dimension énigmatique, le complexe parcours labyrinthique trouve son écho dans les indications destinées aux plâtriers qui exploitaient les carrières :

I C
I
L
E
C H
E M
I N
D E
SAN ES

En effet, cette indication aux lettres désagrégées indiquait sur une pierre le passage à suivre pour les ânes aidant les carriers (lire : « Ici le chemin des ânes »). Cela donna naissance à la tradition des cénotaphes. Les pierres taillées qui étaient le matériau de construction laissent apercevoir le monde mythologique enfoui, dominé par Ouranos, ce qui incita, dès l'origine, à l'extraction de pierres divines de ces lieux rayonnants. Sans doute procuraient-elles une protection que laissait imaginer le caractère immuable du sous-sol. Des oratoires en forme de caverne ornée de feuillages furent les premières bases, pourrait-on dire, des églises Saint-Julien le Pauvre, Saint-Médard. Ainsi naît la fonction mystérieuse présente à tous ces lieux où la démultiplication des espaces prend son importance. De là tire probablement sa fascination le labyrinthe au pavement de la cathédrale de Chartres. Ce motif symbolise traditionnellement le centre spiriruel du monde, signifié par quatre axes inscrits dans un cercle. De façon étonnante, la fontaine de Carpeaux *Les quatre parties du monde* entre le jardin du Luxembourg et l'observatoire de Paris, voit ainsi le globe porté par les femmes issues de ces continents. Auparavant, il a été fait état de la trace des prétendus tombeaux de dieux, héros, géants dont le corps était représenté par un rocher incarnant une puissance chthonienne (Tombe Issoire au nord du parc Montsouris) dominant toute cette portion de territoire connue sous le nom de fief des tombes. Or dans la langue celtique le radical « isar » signifie « sacré ».

Dans les carrières de Paris, ou bien en surface, les sources et les puits renfermaient des légendes non sans rapport avec leur aspect: couleur extraordinaire, bienfaits procurés, manifestations étranges comme dans les puits souterrains qui chantent. Car sous la royauté, il existait déjà des fontainiers chargés de l'entretien des points d'eau dans la ville. La Bièvre rentrait sous terre puis donnait naissance à de nombreux canaux enterrés. La *fontaine des fleuves* de Klagmann (Square Louvois, 1844) ambitionne de représenter par quatre femmes la Seine et ses affluents, tenant en leurs mains les produits des régions irriguées.

Moins connu, le rapport aquatique au monde souterrain devait-il demeurer un savoir propre aux initiés ? Un ouvrage de Richard Lioger sur les sourciers et radiesthésistes ruraux nous éclaire sur la question liée en partie à la connaissance du terrain. Les hommes « sont encore les seuls à pouvoir exprimer une connaissance du passage ou de la probabilité du passage d'eau » bien que la femme en sera la principale utilisatrice au quotidien. On comprend dès lors que son utilisation aussi est « symboliquement chargée ». L'eau semi-domestique qui provient des fontaines, puits, lavoirs permettra de boire et de se laver. Comme le dit un éleveur châtenois : « Pour laver directement la sueur avec de la bonne eau fraîche, qui l'emmène directement dans la terre ; c'est la terre qui vous a fait suer, c'est normal qu'on lui rende ». L'étude conclut par une analyse en termes d'association : sueur/eau semi-publique/terre, nature. Dans le monde rural, puits et fontaines font partie intégrante d'un cycle où la sueur est purifiée par l'eau qui réintègre l'élément solide de la terre. Les propos du livre soulignent qu' « aujourd'hui encore, l'eau semi-domestique est mise sous la protection du sacré-religieux , alors que l'eau domestique du robinet n'est l'objet d'aucune pratique magique ou religieuse ». L'appel fait à un sourcier pour la recherche de l'eau à usage domestique s'inscrit plus par rapport au symbolisme de son utilisation qu'en rapport avec une réelle nécessité économique, précise le commentaire.

Bien que la dimension enterrée des grandes villes ait été mésestimée jusqu'à une époque récente, une expansion urbaine croissante démontre l'importance de sa redécouverte. Le projet de la station météor à Paris (Bibliothèque François Mitterand, architecte Antoine Grumbach) aboutit au saisissement de symboles par la réalité où l'imaginaire est interpellé dans un autre rapport à l'espace public. Mais un autre type de pensée se constitue dès lors, tel que le définissait C.G. Jung à propos du mandala : « rétrécissement du champ de vision psychique» nécessaire par la contemplation et la concentration, le mandala ayant en effet pour fonction d'attirer intuitivement l'attention sur des éléments spirituels afin de favoriser leur intégration dans la personnalité.

BIBLIOGRAPHIE

– Gilbert DURAND, « *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* », Dunot, 1992.
– Simon LACARDAIRE, *« Histoire secrète du Paris souterrain»,* Éd. Hachette ,1982.
– Simon LACARDAIRE , *« Sources et fontaines de Paris»,* Éd. Fayard, 1975.
– Pierre GORDON, *« Les racines sacrées de Paris»,* Éd. Arma artis, 1992.
– Richard LIOGER, *« Sourciers et radiesthésistes ruraux», Éd. Presses universitaires* de Lyon, 1993.